



**HAL**  
open science

# L'intelligentsia autochtone de l'Arctique sibérien au XXI<sup>e</sup> siècle : Entre valorisation de la mémoire et quête d'innovation

Dominique Samson Normand de Chambourg

## ► To cite this version:

Dominique Samson Normand de Chambourg. L'intelligentsia autochtone de l'Arctique sibérien au XXI<sup>e</sup> siècle : Entre valorisation de la mémoire et quête d'innovation. Cultures, éducation, identité. Recompositions socioculturelles, transculturalité et interculturalité, 2015, Arras, France. halshs-03087462

**HAL Id: halshs-03087462**

**<https://shs.hal.science/halshs-03087462>**

Submitted on 23 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# **CULTURES, ÉDUCATION, IDENTITÉ**

**RECOMPOSITIONS SOCIOCULTURELLES,  
TRANSCULTURALITÉ ET INTERCULTURALITÉ**

Études réunies par  
**OLIVIER MEUNIER**

Éducation et formation  
Artois Presses Université

# « L'intelligentsia autochtone de l'Arctique sibérien au XXI<sup>e</sup> siècle : Entre valorisation de la mémoire et quête d'innovation »

Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG

(INALCO, EA 4513 CREE)

Depuis la conquête de la Sibérie au XVI<sup>e</sup> siècle, les peuples d'outre-Oural constituent un perpétuel défi pour le pouvoir central : comment intégrer l'autochtonie dans l'espace russe ? Au fil de la colonisation, de la russification à la soviétisation, la « mission civilisatrice » a pris de multiples formes. Dans cette perspective, l'éducation est devenue un enjeu. Confiée essentiellement aux écoles missionnaires de l'empire, puis systématisée dans les écoles-internats de l'Union soviétique, elle a ainsi engendré une nouvelle caste sociale indigène, supposée être l'interface entre le pouvoir et les peuples des confins. Condamnée il y a peu encore à légitimer son existence aux yeux d'un État qui l'avait créée, cette intelligentsia doit désormais se justifier aux yeux des siens. Aussi depuis la recomposition identitaire qui a suivi la fin du régime soviétique en 1991, a-t-elle entrepris, à son tour, de transmettre des systèmes de connaissance qu'elle avait parfois contribué à combattre ou folkloriser dans les décennies précédentes. Quelles sont les nouvelles voies d'expression de soi explorées aujourd'hui par les écrivains, les linguistes, les ethnologues « de l'intérieur » pour sensibiliser la jeunesse souvent extérieure à sa culture ?

De ce point de vue, les trois communautés (sub)arctiques avec lesquelles je travaille sont particulièrement exemplaires, qui œuvrent à développer un espace identitaire autre que la « folklorisation » entraînée par le mot d'ordre de l'idéologie : « national de forme, socialiste de fond ». Mentionnées dans les chroniques médiévales russes dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, elles sont les premières outre-Oural sur la route des Russes vers le Pacifique. Les Nénètses des toundras (44 640<sup>1</sup>) sont éleveurs de rennes nomades tandis que les Khanty (30 943) et les Mansi (12 269) des forêts sont des chasseurs-pêcheurs semi-nomades qui peuplent traditionnellement les rives de l'Ob', leur fleuve sacré, et de ses affluents, se déplaçant d'un village saisonnier à un autre. S'ils diffèrent par leur mode de vie, ces trois peuples sont apparentés du point de vue linguistique.

Afin de rendre compte des interactions actuelles dans l'Arctique russe, je resituerai d'abord l'intelligentsia du Nord dans une perspective transdisciplinaire à la lumière des sources anciennes, puis je rendrai compte plus particulièrement de deux types d'expérience apparus à son initiative dans les années 1990 et observés lors de mes travaux de terrain en Sibérie (sub)arctique de 2004 à 2013 : les campements ethnographiques et les écoles ethno-pédagogiques.

---

<sup>1</sup> Les chiffres cités sont ceux du dernier recensement de la Fédération de Russie en 2010.

## **L'intelligentsia autochtone ou le miroir de la colonisation**

Dans les représentations russes médiévales, la Sibérie constitue à la fois une terre autre et familière, désolée et riche, peuplée d'êtres fantastiques à la tête de chien, à la poitrine en guise de tête, qui se nourrissent du seul fumet de la viande, ne meurent que l'hiver, etc. Néanmoins au fil des contacts, le merveilleux s'estompe au profit d'une altérité radicale, puis une élite indigène apparaît qui prend différentes formes en réponse à la politique russe.

Comment s'implanter dans le Nord sibérien ? Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, lors de la conquête, le pouvoir russe crée des relais locaux. Il s'agit le plus souvent de chefs de guerre qui acceptent de faire allégeance à la Moscovie, tel Alač, titré prince de la Koda ; en échange, une charte officielle et des insignes de leur dignité leur octroient un pouvoir de représentation et de justice ainsi que diverses charges, comme la collecte du *jasak* – l'impôt en fourrure –, certains se rendant à Moscou et se convertissant à l'orthodoxie. Bientôt rouages de l'État, ces dynasties autochtones sont destinées à administrer les nations septentrionales et prévenir toute rébellion contre la Couronne. Entre loyauté et résistance, les unes vont régner tant qu'elles seront utiles aux autorités russes, d'autres, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'instar des turbulents princes Tajšin d'Obdorsk, déjouant la défaite de guerriers autrefois condamnés à se balancer au bout de la potence de la cité russe honnie de Berézovo et de leurs fantômes à la beauté « radieuse dans la nuit, tel le crépuscule du matin » et au corps « semblable à une masse d'or et d'argent purs », à errer dans les mémoires (S.N.d.C., 2010, p. 46-48).

Comment créer un empire ? Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Pierre I<sup>er</sup> entreprend de redessiner le monde : « un seul Dieu dans le ciel et un seul Tsar sur la terre ». Dans sa volonté de dresser un état des lieux et d'intégrer les espaces d'outre-Oural, le souverain ordonne de grandes expéditions scientifiques et des campagnes d'évangélisation. Ainsi la Sibérie donne-t-elle à la Russie quelques-uns de ses premiers historiens et ethnographes, les académiciens allemands G.F. Miller (*Istorija Sibiri*, 1750) et J.E. Fischer (*Sibirskaja istorija*, 1774). Quant à l'œuvre missionnaire du métropolite de Sibérie et de Tobolsk, Filofej Leščinskij (1650-1727), elle marque profondément les pratiques religieuses locales qui détournent ou retournent contre lui la force du colonisateur : les divinités ob-ougriennes se parent des emblèmes du pouvoir russe tandis que le chamane perd son costume et que la cithare remplace le tambour. Déjà la figure du chamane symbolisait aux yeux des Russes une caste singulière et obscure comme l'illustrent au XVI<sup>e</sup> la chronique de Kungur qui met en scène la rencontre du cosaque Ermak et d'un extraordinaire *šajtančik* vogoul, puis au siècle suivant, l'effrayant rituel d'un chamane tOUNGOUZE décrit dans la relation de voyage de l'archiprêtre Avvakoum, lors de son exil en Sibérie orientale (1672-1675<sup>2</sup>). En 1704, Pierre I<sup>er</sup> lui-même écrira aux gouverneurs militaires de Tobol'sk afin qu'ils dépêchent des chamanes sibériens à Moscou, « des plus savants, non sans les instruire de la clémence souveraine de l'empereur, afin qu'ils ne prennent pas peur, mais révèlent tout leur savoir (...) » (*Pamjatnik...*, 1882, p. 242). Ce fut peine perdue. À défaut, l'empereur se contente de montrer la grandeur de son empire aux diplomates étrangers, tel Friedrich-Christian Weber en 1714, grâce à un Arctique miniature aux allures de zoo humain : une île de Saint-Pétersbourg où sept Samoyèdes sommés de compter, de

---

<sup>2</sup> Ainsi l'archiprêtre introduit-il en russe le verbe « chamaniser » issu d'une langue sibérienne.

répondre aux questions sur leur pays et de faire courir quatre de leurs rennes qui ont survécu ne répondent qu'« avec chagrin » (Anonyme, 1725, p. 34).

Comment faire œuvre civilisatrice ? Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Sibérie devient un enjeu pour l'identité russe, comme l'illustre le motif littéraire de Ermak : d'un côté, les slavophiles voient dans la conquête de l'Eurasie septentrionale une preuve du génie national qui met les cosaques à égalité avec les conquistadors en Amérique latine ; de l'autre, les opposants au régime impérial considèrent les spécificités sibériennes comme une chance unique de régénérescence pour la Russie européenne délétère, comme une nouvelle Amérique. Jusqu'au mouvement indépendantiste sibérien ou *oblasničestvo* qui théorise l'émergence d'une conscience identitaire propre incluant la composante autochtone<sup>3</sup>. Face aux nombreux abus dans la Sibérie coloniale, le code Speranski (1822) protège les populations autochtones sédentaires, nomades et « errantes » ; il reconnaît ainsi la liberté de culte. Dans ce contexte, l'éducation autochtone se développe modestement, grâce aux missions orthodoxes et des artisans d'exception comme le père Nikolaj Ilminskij, orientaliste en faveur d'une instruction dans leur langue pour les enfants<sup>4</sup> ou le père Irinarkh, recteur de la mission d'Obdorsk et ethnographe éclairé<sup>5</sup>. Il convient de rappeler que l'instruction en Russie, à l'époque, n'était pas la règle et que les réticences vis-à-vis des communautés autochtones étaient d'autant plus grandes que beaucoup les jugeaient « naturellement » inaptes au savoir. Longtemps sous-estimée par les contemporains et déniée par le pouvoir soviétique, l'expérience missionnaire a pourtant œuvré à la formation d'une élite indigène locale à travers la création d'écoles, de bibliothèques et le financement d'études. Certes l'instruction n'a pas toujours eu les effets escomptés de russification et de sédentarisation, puisque nombre d'enfants sont « simplement retournés à leur condition de sauvage, estimant que l'existence de celui-ci avait quelque chose de préférable<sup>6</sup> » (*Pravoslavnyj Blagovestnik*, 1903, p. 286). Mais comment ignorer que les premiers intellectuels du pays d'Obdorsk, Ivan Nokho, Pëtr Khatanzeev, Anton Pyrerka, dont s'est enorgueilli le pouvoir soviétique étaient les élèves des écoles missionnaires ou paroissiales<sup>7</sup> ?

Comment enfin faire « enjamber les millénaires » aux peuples « attardés » du Nord, selon la propagande soviétique ? Après une aide d'urgence, un Comité du Nord en charge des questions du Nord a été créé en 1924, un Statut provisoire des peuples du Nord est promulgué et un remarquable recensement boréal effectué en 1926. Mais l'essor des cultures nationales des années 1920 est bientôt soumis à l'idéologie et l'univers autochtone, à la soviétisation ; à

---

<sup>3</sup> En février 1909, le chamane altaïen Mampyj est ainsi invité par les *oblastniki* Aleksandr Adrianov et Nikolaj Potanin dans le cadre d'une soirée sibérienne consacrée au chamanisme, au Musée d'archéologie et d'ethnographie de Tomsk.

<sup>4</sup> Voir Irène Semenoff-Tian-Chansky-Baïdine, « Les écoles pour Kriachènes sous Alexandre II ou la formation d'enfants allogènes orthodoxes dans un environnement musulman », *Slavica Occitania. La Religion de l'Autre*, Dany Savelli (éd.), vol. 29, Toulouse, Université de Toulouse, 2009, p. 71-98.

<sup>5</sup> Voir Dominique Samson Normand de Chambourg, « Quand la Foi déplaçait les montagnes. L'épopée des missions orthodoxes chez les Khantys, les Mansis et les Nénètes d'Eurasie septentrionale », *Convertir/Se convertir. Regards croisés sur l'histoire des missions chrétiennes*, Jan Borm, Bernard Cottret & Jean-François Zorn (dir.) Paris, Éditions Nolin, p. 115-145.

<sup>6</sup>

<sup>7</sup> Voir Ljudmila Lipatova et Dominique Samson Normand de Chambourg, « De l'orthodoxie et de l'autochtonie dans le pays d'Obdorsk », *Slovo. Mélanges offerts à Anne-Victoire Charrin. De Russie et d'ailleurs*, Catherine Géry & Dominique Samson (dir.), vol. 39-40, Paris, Publications Langues O', 2012, p. 11-33.

travers toute la Sibérie la résistance des communautés sera brisée par une répression brutale<sup>8</sup>. En ce qui concerne l'éducation, de jeunes instituteurs sont d'abord envoyés dans les villages et les campements des toundras et des taïgas, livrés à eux-mêmes et le plus souvent condamnés à improviser face à des communautés dont ils ignoraient à peu près tout, y compris la langue ; ils sont bientôt remplacés par les bases culturelles, avant-postes du jeune pouvoir soviétique, construites à des endroits stratégiques afin de mettre en place et faire rayonner l'idéologie, puis par les écoles-internats qui interrompent de facto la transmission des savoirs traditionnels, des rituels, voire de la langue, selon les endroits. Dès lors, l'éducation repose plus sur un système que sur les familles. Pour nombre de femmes nénétses, le symbole de la scolarisation demeure le bruit des ciseaux qui ont coupé les tresses de leur enfance, comme le rapporte ce songe recueilli auprès d'Anastasija Timofeevna, née en 1944 dans une toundra de Jamal :

Des cheveux coupés. De jeunes cheveux d'un châtain très sombre tombent à terre. Épais, longs, ils se déversent en un flot ininterrompu. Je les admire, les lance en l'air. Légers. Soyeux. Ils ne cessent de tomber, comme la neige une nuit de nouvel an, à l'infini. D'où proviennent autant de cheveux ? J'ai tourné la tête, je veux regarder la source de ce torrent interminable. J'ai légèrement bougé, et cela m'a réveillé. Je n'en ai pas envie : que s'éternise cet instant magique. Ce sont mes cheveux. Pourquoi me les coupe-t-on ? Pourquoi ? La mémoire m'a soufflé que ce songe a surgi de mon enfance.

J'ai été emmenée à l'école-internat. Je ne comprends pas le russe. C'est la première fois que je suis dans une maison de bois, j'y étouffe. Des enfants courent, leur bruit résonne dans les murs ; j'ai le sentiment que ces murs vont bientôt s'effondrer sous ce vacarme. Des petits de mon âge sont à côté de moi. Toutes les fillettes portent la même robe, les garçons sont vêtus comme des jumeaux. Nous faisons la queue pour être tondus. Afin que nous n'ayons pas de poux, nos petites têtes doivent être vierges de tout cheveu. La file d'attente s'amenuise toujours plus. Je ne reconnais pas ceux qui ont été rasés avant moi, qui est un garçon, qui est une fille. Je ne peux le deviner qu'à la tenue. Tous sont devenus chauves. Ils palpent leur crâne, certains dans un sourire, d'autres frappés de stupeur.

J'ai très peur de rester sans cheveux. Que dirai-je à Maman ? Elle ne me reconnaîtra pas parmi toutes ces têtes chauves. Elle aimait faire mes longues tresses, mon chant sur ses lèvres :

Ma fille aux longues tresses,

L'aînée de deux petits,

Ma fille aux longues tresses,

Aux épais cheveux

De la couleur sombre du cuivre.

Tandis que je me remémorais le chant qui me berçait, mon tour est arrivé.

---

<sup>8</sup> Voir Dominique Samson Normand de Chambourg, « La guerre perdue des Khantes et des Nénétses des forêts. La soviétisation dans le district national Ostjako-Vogul'sk (1930-1938) », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines. Aux confins d'une Russie plurielle*, J.-L. Lambert & Dany Savelli (dir.), Paris, École Pratique des Hautes Études - Centre d'Études mongoles et sibériennes -, 2007-2008, p. 119-195.

Une éducatrice m'a assise sur une chaise. Celle-ci est si haute que mes jambes pendent dans le vide, à mi-hauteur des pieds de la chaise. Les bottes de feutre que l'on m'a données, trop grandes pour moi, glissent de mes pieds, bien qu'avec mes genoux je serre de toutes mes forces les grandes bottes l'une contre l'autre. Mes bottes s'échappent. Mes jambes sont trop courtes. Je me suis couvert la tête de mes mains. L'éducatrice a brutalement retourné mes paumes, les a posées sur mes genoux. Les ciseaux émoussés ne peuvent venir à bout de mes nattes bien tressées, ils se heurtent dans un grincement à mes cheveux. Ensuite, toute ma vie, ce bruit me hanterait.

Sur le sol gisent mes deux tresses, jetées négligemment. J'ai glissé depuis la haute chaise. Je veux ramasser ces tresses inanimées. Mais d'un coup de pied, l'éducatrice les a envoyées dans un coin. Le froid de la lame des ciseaux pénètre mon cœur, me transperce jusqu'aux talons. J'ai commencé à avoir froid. Je ne suis qu'un tremblement. J'ai encore de nombreux cheveux. La tête me tourne, je suis prête à m'évanouir, des sueurs froides sur mon visage; à présent, je ne pense plus à mes pauvres cheveux, j'attends seulement d'être rasée au plus vite.

Enfin, l'éducatrice me fait descendre de ma chaise. Est-ce la faute des bottes trop grandes ou de mon affaiblissement, mais j'ai trébuché, et des larmes ont jailli de mes yeux, comme un ru. On n'a pas le droit de pleurer dans un internat, mais que puis-je faire si mon cœur pleure, si je n'ai pas la force de réprimer mes sanglots. Il faut pleurer sans bruit. Personne ne me prendra dans ses bras. Il y a seulement des rires, et puis mon crâne nu que l'on caresse.

– Pourquoi pleures-tu, petite sotté ? Il t'en poussera d'autres cheveux. Regarde-nous ! Tu n'auras pas de poux.

Des filles ou des garçons virevoltent la tête rasée. Je ne peux reconnaître personne. Je ne vois pas de visages, seulement des têtes chauves.

Je me suis approchée d'une glace, une femme aux cheveux gris m'y regardait. D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Je tente de scruter, de découvrir les traces de cheveux cuivrés chez cette vieille femme. Mais rien. Où et qui es-tu, fillette aux cheveux de cuivre ?

J'ai saisi les ciseaux de tailleur, j'ai coupé la fine franche hideuse, laissée au milieu du front, qui me rendait ridicule.

– Qu'as-tu fait ?, me demandent les miens.

– Je veux être à la mode.

Ceux qui n'ont jamais été rasés de force ne me comprendraient pas<sup>9</sup>.

Cette simple formalité aux yeux du personnel russe des écoles-internats peut-être vue dans une autre perspective. Défaire les tresses est signe de deuil et dans les cheveux, il y a une âme, selon les représentations nénétses. D'ailleurs, s'il ne s'agissait que d'éviter les poux, pourquoi les enfants n'étaient-ils rasés qu'à leur première rentrée scolaire ? Ils auraient dû l'être chaque premier septembre, au retour de la toundra et de la taïga. Dans cette scène se joue plus qu'une simple question d'hygiène, comme l'illustre le corps de l'enfant dénudé, je veux dire débarrassé de ses vêtements traditionnels, baigné, puis vêtu à la russe. En outre, le nouveau prénom – russe – souvent donné à l'enfant. Ne peut-on pas y voir plutôt un rite de

---

<sup>9</sup> Ce songe recueilli par mes soins auprès d'Anastasija Lapsuj le 7 décembre 2005 a déjà fait l'objet d'une publication en français : « Les sept sens de la toundra », *Sigila. Secrets des sens*, Paris, Gris-France, 2006, p. 127-137.

passage qui dépouille l'enfant de sa culture au profit d'une autre ? Parfois aussi nombre d'instituteurs voient dans l'enfant qui arrive une simple terre vierge. En effet, il n'est pas rare aujourd'hui encore d'entendre que tel ou tel élève « ne parle pas » : il faut juste comprendre qu'il ou elle ne parle que sa langue maternelle. Traditionnellement, la transmission des savoirs diffère beaucoup dans les cultures autochtones et russe, les premières tendant à responsabiliser l'enfant très tôt, la seconde, à le « formater » au plus près d'une grille d'évaluation précise. L'inadéquation du système d'éducation soviétique aux valeurs du Nord a été la source de situations familiales et individuelles souvent dramatiques où le jeune adulte n'est ni apte à travailler dans un emploi qualifié du monde russe, ni être un bon éleveur ou un chasseur-pêcheur autonome sur le territoire clanique des siens – lorsque celui-ci n'est pas encore en proie à l'exploitation industrielle, particulièrement destructrice.

Loin de leur culture vivante, les meilleurs élèves sont envoyés à Leningrad poursuivre leurs études à l'Institut des Peuples du Nord. Fondé dans les années 1920, l'institution a pour but de former des cadres autochtones. Au-delà des personnalités remarquables qui y ont été formées et du défi extraordinaire qu'a représenté le fait de normer les langues de sociétés jusqu'alors sans écriture, cette politique a eu un effet pervers : les sociétés (sub)arctiques déjà décapitées par la perte de l'élite économique et spirituelle lors de la soviétisation a perdu une partie de ses forces vives par le prélèvement des « cerveaux ». Les députés, écrivains et autres intellectuels ont fini par désertier trop souvent les toundras et les taïgas, finissant par se couper des leurs, comme le chante aujourd'hui la tradition orale qui se moque, parfois amèrement, de ceux « qui boivent nombre de petits verres, semblables à une larme claire, qui festoient, se repaissent de nombreux mets à la table du Tsar<sup>10</sup> [le gouverneur du district] ». Le fossé ainsi créé par l'éducation est évidemment renforcé par la pression sociale et le prestige associé, à l'époque soviétique, au modèle culturel dominant ou plutôt par le complexe d'infériorité greffé qui laisse son empreinte dans les esprits et dans la chair des Nénètses, des Khanty et des Mansi<sup>11</sup>.

Au fil des interactions avec le monde russe, on voit donc des élites autochtones se mettre en place dont le rôle est tragique, ambivalent, qui sont nées des blessures mêmes de la colonisation-civilisation dans le Nord : une élite « militaire » engendrée par la conquête ; une élite économique, par le passage à l'élevage alors que le modèle russe allait fragiliser les activités traditionnelles des sociétés locales ; enfin une élite intellectuelle, par la russification, puis la soviétisation. Cette dernière intelligentsia, gouvernée par son propre instinct de survie, se cherche, au gré des circonstances et de ses choix, du côté du pouvoir central ou des siens, reprenant parfois à son compte la vaine opposition entre progrès et tradition que brandit le discours officiel, comme si elle n'était pas la mieux à même de renverser la perspective.

---

<sup>10</sup> « Нуви сэм йингк ар щарка / Арал янциялтел. / Хоныен пасан ар лэтыут / Арал лавантыялтел ». Voir Tat'jana Moldanova, « Fol'klor, snovidenija, adaptacija sovremennykh khantov », *Finno-Ugrovedenie*, n° 4, 1996, p. 46-53.

<sup>11</sup> Voir le film *Kolybel' (Le berceau)* de Raisa Ernazarova, C-49mm, Novosibirsk Film, Gosteleradio, 1989. Voir également l'extrait de la nouvelle *Aniko iz roda Nogo (Aniko du clan Nogo)* parue en français : Anna Nerkagi, « La fille prodigue », *Missives. Littératures des peuples autochtones de Sibérie*, A.-V. Charrin & Dominique Samson (éd.), traduit du russe par Dominique Samson Normand de Chambourg, Paris, Revue de la société littéraire, 2001, p. 46-52.



## **L'intelligentsia du début du XXI<sup>e</sup> siècle : le lien entre les générations**

Dans la Constitution de la Fédération de Russie, les lois garantissent théoriquement les droits des peuples autochtones sinon à disposer d'eux-mêmes, du moins à bénéficier du soutien de l'État dans la préservation de leur culture, de leur langue et de leur milieu naturel. Depuis 2009, le concept de développement durable des peuples minoritaires autochtones du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient a été adopté au niveau fédéral afin de créer en Russie les conditions nécessaires à « un renforcement de leur potentiel socio-économique tout en préservant leur espace vital immémorial, leur mode de vie ainsi que leurs valeurs culturelles<sup>12</sup> ». Un plan est prévu en trois étapes : 2009-2011 est consacré à la mise en place de dispositifs d'aide à la lumière du recensement de 2010 ; 2012-2015, au renforcement des mesures précédentes et à la formation de cadres nationaux ; 2016-2025 devra ramener les déplorables statistiques autochtones en matière de chômage, de mortalité infantile, etc. à la moyenne du pays.

Mais dès 1989, les intelligentsias nénètse, khanty et mansi ont créé des associations comme *Jamal potomkam* dans le district autonome Jamalo-Nénètse et *Spasenie Jugry* dans le district autonome des Khanty-Mansi pour être plus visibles, se réunir et débattre des problèmes, réaffirmer leur identité après des décennies où la folklorisation, l'idéologie et les mariages mixtes avaient fondu les peuples du Nord en un collectif artificiel. Arrivés aujourd'hui à maturité, ces acteurs culturels sont pour l'essentiel nés à la fin des années 1940 et au début des années 1950. Ils sont au cœur du processus par leur génération même : en effet, nombre d'entre eux ont été élevés en grande partie par l'un de leurs grands-parents qu'ils appellent souvent leur « premier professeur de littérature » et qui leur ont transmis une langue et une culture vivante, à l'instar de l'éleveur de rennes et poète nénètse des forêts Jurij Vella (1948-2013) qui aimait à répéter que les meilleurs interlocuteurs de sa jeunesse étaient des aînés – Nengi, sa grand-mère paternelle, son grand-père maternel Khopli, mais aussi Vasilij et Anton Eparkin et Efim Ajpin – et qu'en mûrissant il avait toujours continué de s'appuyer sur la génération la plus âgée<sup>13</sup> ; ils ont connu la période soviétique et les bouleversements qu'elle a entraînés (la fermeture de villages « sans perspective », la marginalisation, voire le déni des langues autochtones, les problèmes écologiques) ; ils sont aujourd'hui en position de transmettre ce double héritage, traditionnel et soviétique, au moment où leurs communautés cherchent à affermir les racines du futur.

Chacun œuvre à sa façon tant au niveau collectif qu'individuel, avec ce même sentiment qu'exprime le Khanty de l'Est Eremej Ajpin (1948) dans « L'Élégie au lecteur » de son ouvrage consacré aux croyances, aux coutumes, aux rituels et légendes du peuple khanty, *Auprès du foyer qui se meurt* :

J'ai commencé à écrire ce livre depuis le jour de ma naissance. C'est ce qu'il me semblait. À présent, je pense possible qu'il soit venu au monde bien avant moi. Parce que Maman et Papa l'ont écrit, ma grand-mère et mon grand-père Roman, mon parrain le vieil Efrem ainsi que mon arrière-grand-père Ivan. Nombre des miens ont contribué à sa naissance : parents proches et lointains, mes Frères et mes Sœurs, les Rivières et les Lacs, les

---

<sup>12</sup> Cf. *Slovo narodov Severa*, n°1 (24), 2009, p. 8-9. Il convient d'ajouter qu'au niveau régional également, à la douma du district autonome des Khanty-Mansi plus précisément, un projet de loi destiné à relayer localement le texte fédéral de 2009 a été présenté au vote par l'Assemblée des représentants des peuples minoritaires du Nord de ce district.

<sup>13</sup> Jurij Vella, 6 mars 2013, Paris ; D. S.N.d.C.

Bois et les Ourmans, les Bêtes et les Oiseaux, les Arbres et les Herbes. Et bien sûr les Dieux et les Déesses de la Terre et du Ciel (Ajpin, 1998, p. 5.)

Ainsi le Khanty du Nord Leontij Taragupta (1945) dispense-t-il des cours par la radio pour les enfants nomades. La linguiste khanty de l'Est Agrafena Sopočina (1951), directrice de la filiale de Surgut du fond d'archive de folklore des peuples du Nord du district autonome des Khanty-Mansi et présidente de la section locale de Surgut de l'association *Spasenie Jugry*, s'est investie dans de nombreux projets dont l'un était plus particulièrement destiné à la jeunesse : « La rencontre des lignées khanty ». Du 6 au 20 juin 2004, une expédition ethnographique a été organisée entre les Khanty du Trom'ëgan, du Pim, du Ljapin du district autonome des Khanty-Mansi et les Khanty de la Synja dans le district autonome Jamalo-Nénètse. Conciliant tradition et écologie, le but de ce programme était de réactualiser les rencontres saisonnières qui avaient lieu autrefois sur les sites sacrés, tels Belogor'e, lors desquelles les Khantys des différentes rivières se retrouvaient pour des rituels, mais également pour l'échange de leurs produits et artisanat. Accompagnés de six adultes dont Agrafena Sopočina elle-même, neuf enfants de 9 à 14 ans, issus de familles de la taïga, mais étudiant en milieu semi-urbain ou urbain, ont pu ainsi aller de village en village, échanger avec les habitants, jeunes comme aînés, et comparer le système de connaissance et les savoirs traditionnels des Khanty septentrionaux et orientaux *in situ*. L'expédition a été filmée, et les participants ont été amenés à réfléchir sur leurs racines, sur ce que signifiait être Khanty aujourd'hui. Cela a permis également aux enfants de voir que le mode de vie traditionnel n'était pas confiné à leur espace familial : plus au nord, d'autres Khanty avaient su préserver et faire fructifier le patrimoine commun des lignées khanty.

Nombre de projets ponctuels ont ainsi vu le jour dans le but de préserver les langues et les cultures nénétses, khanty et mansi, de leur donner un espace où s'épanouir, un milieu ethnique où faire sens. Deux types d'initiatives ont été envisagés à plus long terme par l'intelligentsia : les campements ethnographiques et les écoles alternatives, qu'elles soient innovantes ou expérimentales.

Le campement ethnographique *Man' uskve* – « Petite ville » en mansi – est né de la dynamique de la première décennie internationale des peuples autochtones et d'un voyage en Hongrie de la présidente mansi de *Spasenie Jugry* à l'époque, Tat'jana Gogoleva<sup>14</sup>, qui y avait observé en 1992 les camps d'été destinés à familiariser la jeunesse avec la culture hongroise vivante. Deux ans plus tard, dans l'Ougrie confrontée aux mêmes problèmes d'étiollement des racines, *Spasenie Jugry*, le Fond d'archive mansi de Berëzovo et le Centre ethnographique *Saranpaul'* inaugurent la première session estivale du campement ethnographique ; vingt-quatre enfants, de 9 à 14 ans, viennent à la découverte de leur culture à travers trois axes essentiels : langue, folklore et ethnographie. Parallèlement aux activités traditionnelles de la vie dans la taïga (chasse, pêche, échanges en mansi), alternent des enseignements nouveaux – l'anthropologie visuelle, la collecte de littérature orale auprès des habitants du village voisin de Jasunt, etc. – ainsi que des moments ludiques, comme le sport et le théâtre. Depuis près de vingt ans des spécialistes sont invités à intervenir dans leur domaine de compétence : des aînés viennent transmettre les chants et les danses des jeux de l'Ours réhabilités officiellement

---

<sup>14</sup> Cf. l'entrée Tat'jana Gogoleva établie par nos soins in *Dictionnaire Universel des Créatrices*, Paris, Éditions des Femmes, 2013.

depuis la fin de l'Union soviétique ou bien initier les enfants, comme Aksin'ja Merova (1932-2011), au travail de l'écorce de bouleau ou comme Marija Merova (1938), aux complexes ornements traditionnels et au travail des peaux ; des chercheurs étrangers (Hongrie, Allemagne, Finlande) sont accueillis pour participer et partager leur expérience. Désormais, il existe même une session « nomade » où les membres de *Man' uskve* rendent visite aux membres d'un autre campement ethnographique *Numsan ëkh* – khanty celui-là – dirigé par Ol'ga Kravčenko, dans le pays khanty du Kazym ou dans le campement du Nénètse des forêts Jurij Vella qui leur a enseigné à faire une barque. Des cahiers de vacances sur les cultures khanty et mansi ont été conçus, qui permettent de vérifier les connaissances. Dans ceux que j'ai pu étudier, plus de 200 questions étaient posées sur cinq thèmes : la culture des Ougriens de l'Ob, le rattachement de l'Ougrie à la Russie, la christianisation de la région, la *Weltanschauung* des peuples khanty et mansi, l'histoire locale.

L'expérience est à l'évidence un espace de liberté et un nouveau souffle pour un certain nombre d'enfants dont la situation familiale n'est pas toujours simple. Les campements ethnographiques comme *Man' uskve* ambitionnent d'enraciner les jeunes dans leur culture d'origine, de réveiller leur mémoire génétique grâce à un îlot de culture vivante. Certes, les sessions estivales sont par définition limitées dans le temps, néanmoins elles ont le mérite d'exister. D'ailleurs, les campements ethnographiques ont eu un prolongement professionnel, puisque certains jeunes ont intégré, le temps d'une saison ou plus, la troupe du Théâtre des peuples ob-Ougriens créé en 2003 à Khanty-Mansijsk – le répertoire y est joué en russe, en khanty et en mansi.

Enfin, les écoles expérimentales sont un aspect essentiel de l'engagement de l'intelligentsia. Dès 1991, une équipe d'intellectuels et d'enseignants khanty conçoivent la Kaš<sup>15</sup>. Leur projet veut rompre avec les maux que génère souvent le modèle éducatif dominant impersonnel, c'est pourquoi l'introduction des langues vernaculaires (khanty, komi et russe) ainsi que la fonction de parents de substitution, en cas de besoin, sont-elles prévues. La Kaš entend faciliter le développement harmonieux des individualités pour aboutir à une scolarisation plus efficace<sup>16</sup>, afin que le vaste monde où évoluent les enfants de la taïga ne se referme pas brusquement sur quatre murs nus. Cette école a cessé d'être en 1998, faute de subvention des autorités du district.

Dans le campement sur la rivière Tjuitjakha, l'école du Nénètse des forêts Jurij Vella a fermé elle aussi. Après treize ans d'existence, après de nombreux combats contre les réticences de l'administration et celles des familles elles-mêmes. En 1996, la création d'une école dans la taïga s'inscrivait dans le contexte de ces familles réinvestissant le mode de vie traditionnel, comme Jurij Vella avait lui-même quitté le village en 1991, après avoir vidé son compte pour acheter des rennes. Elle répondait également à une évidence : les enfants ne pourraient devenir un jour de bons éleveurs que s'ils avaient grandi au sein de la forêt. Dans cette perspective, l'école devait s'adapter à l'être humain et non l'inverse, afin que les enfants puissent choisir ensuite réellement leur voie.

Enfin, plus au nord, derrière le cercle polaire, il est une autre école qui fonctionne aujourd'hui. Elle est l'œuvre d'Anna Nerkagi (1951), Nénètse de la toundra. Après quatre

---

<sup>15</sup> *Kazym'skaja kul'tur-antropologičeskaja škola.*

<sup>16</sup> Ol'ga Kravčenko, juillet 2013, Khanty-Mansijsk ; D. S.N.d.C.

nouvelles, A. Nerkagi a cessé d'écrire, parce qu'être écrivain, m'a-t-elle dit lors d'un de nos entretiens dans la toundra de Bajdarata, est « nocif » pour la santé. Au lieu de servir l'intérêt des siens, son écriture l'isolait, la rendait inaccessible à ceux qu'elle prétendait aider. Anna Nerkagi a adopté dix enfants et une vingtaine lui ont été confiés par des parents dans l'impossibilité de remplir leur rôle. Déjà dans les années 1990, elle avait créé une école primaire dans le village de Laborovaja. Situé dans le *rajon* du Priural, à 200 km de Salekhard, ce village compte 17 maisons, soit une vingtaine de familles. Selon le recensement de 2010, il y a dans les environs 47 campements nomades où vivent 86 familles : 242 adultes, 128 enfants en âge d'aller à l'école, 107 trop jeunes encore. Récemment Anna Nerkagi a reçu l'agrément pour l'ouverture d'une « école de la toundra » qu'elle veut avant tout accessible aux enfants des familles nomades.

Cette école est divisée en trois sections : l'école primaire de Laborovaja où à l'enseignement général s'ajoutent une initiation à la chasse, la pêche et à l'élevage de rennes ; une autre école dans un campement situé à environ 18km du village qui constitue une approche théorique de la vie d'éleveur ; enfin un campement ethno-pédagogique, dans un site montagneux à quelque 50km de là, et en tout point semblable à ce qui sera le cadre de vie de la majorité des élèves, avec son troupeau de rennes, ses traîneaux et ses vêtements traditionnels. « L'école nomade », comme elle est appelée officiellement repose d'une part sur l'enseignement général public et d'autre part, sur des cours ethno-pédagogiques conçus pour familiariser les étudiants de la cinquième à la neuvième classe avec les légendes, les us et coutumes, la sagesse populaire nénétsse. Les cours, qu'ils soient obligatoires, ethno-pédagogiques ou optatifs, sont dispensés à partir de manuels établis par les enseignants eux-mêmes. Anna Nerkagi a elle-même élaboré trois programmes : « Futurs éleveurs ou la vie sur la route des ancêtres », « La femme, gardienne du foyer », « Survivre dans la toundra et des conditions extrêmes ») ; ils sont « professionnalisants », non mixtes et conformes au calendrier nénétsse. Les excursions dans la nature servent à illustrer les leçons de développement moral et l'histoire locale, à familiariser les enfants avec le folklore et la mythologie. Selon Anna Nerkagi, l'amour de la terre natale et du travail fonde l'humanité de l'être, par contraste avec ceux qui faute d'avoir appris, à force de trop boire et de ne rien faire, sont déshumanisés. Le but de toute éducation est de créer un homme autonome, aussi le travail est-il élevé au rang de science dans « l'école nomade ». Anna Nerkagi explique que le bien-être des Nénétses dépend étroitement de la nature dans laquelle ils évoluent, c'est pourquoi les écoles-internats doivent être remplacés par ce nouveau modèle éducatif plus souple permettant de ne pas séparer les familles neuf mois comme par le passé et présentant un moindre risque de perte de la langue et de la culture nénétses.

Au-delà de l'école nomade, la *Terre d'Espérance* d'Anna Nerkagi offre le double intérêt de maintenir une toundra vivante et de rendre moins violent le passage de la toundra au milieu urbain ou semi-urbain pour les enfants. Mais elle semble présenter quelques risques. Ainsi le projet repose essentiellement sur la personnalité complexe à bien des égards d'Anna Nerkagi. L'équilibre est donc fragile. D'autant que si les plus jeunes élèves semblent à leur place dans cet univers, certains élèves plus âgés et moins malléables sont à l'évidence dans une autre logique, ou du moins en quête d'autre chose que la religiosité et l'esprit qui règnent derrière le cercle polaire. En dépit du soutien affiché et financier des autorités politiques et

religieuses du district face à l'œuvre missionnaire d'Anna Pavlovna (les deux parties ont donné un avis très favorable à la création d'autres structures de ce genre dans le district autonome de Jamal), le petit monde d'Anna Nerkagi suscite la controverse dans l'opinion. Néanmoins sa remise en cause du système unique des écoles-internats empêche de penser en rond<sup>17</sup>. Peut-être est-ce une énième fois, pour elle, le moyen de retarder un processus que d'autres disent inévitable à plus ou moins long terme. En effet, en se battant aujourd'hui pour que les enfants vivent là où ils sont nés et perpétuent le mode de vie nénétsse, elle prend le risque de tout voir compromis, voire anéanti, par l'exploitation industrielle à n'importe quel moment dans les toundras de Jamal. Mais quel regard Anna Nerkagi porte-t-elle sur sa propre démarche ?

Je me suis fixée la tâche de montrer non seulement la beauté extérieure, mais la beauté intérieure, profonde, de la terre, parce que la beauté extérieure sans profondeur ne signifie rien. C'est pourquoi nos classes vertes revêtent un caractère spirituel. Avec les enfants, nous partageons tout et tentons, dans notre petit État, d'établir des relations chrétiennes entre les gens. Ici nous nous évertuons à ne pas nous offenser, à ne pas boire de vodka, à ne pas blasphémer et dans la mesure de nos forces, à nous aimer - accepter, nous pardonner. Nous vivons selon ces principes. C'est le but essentiel de notre école de la toundra : faire preuve de compassion envers des enfants orphelins. Tout est simple, il n'est aucun superflu, juste la Nature et la Présence divine. Je ne veux pas juger le monde. Quel qu'il soit aujourd'hui, c'est Son monde<sup>18</sup>.

Que peut-on conclure à propos de cette intelligentsia et du défi identitaire qu'elle s'est donné depuis la fin du régime soviétique ?

D'emblée, elle rappelle, par son existence même, combien, au fil des siècles, Nénétses, Khanty et Mansi ont pris une part active dans les processus en cours dans les espaces sibériens. Trop souvent encore, les relations russo-autochtones sont envisagées du seul point de vue du chaos, les peuples sibériens, présentés du seul point de vue de la victimisation. Pourtant, en dépit des pertes et douleurs subies, malgré plus de dix siècles d'un dialogue inégal, ces communautés (sub)arctiques ne sont toujours pas russes. Elles n'ont cessé de créer, de s'adapter, de développer des stratégies face au déni de l'Autre, à la différence des Nganassanes du Tajmyr, par exemple, dont la stratégie d'isolement s'avère aujourd'hui délétère.

Parmi les caractéristiques de l'intelligentsia actuelle, il convient de préciser qu'aujourd'hui, hormis quelques personnalités masculines, elle repose essentiellement sur les femmes. L'une des explications réside peut-être dans le fait que l'expérience soviétique a créé un déficit de l'image beaucoup plus important chez les hommes, traditionnellement associé à l'espace de la toundra et de la taïga. Leur raison d'être confinée par l'idéologie, l'alcool est devenu un autre espace « nomade ». Alors que la sédentarisation dans les villages nationaux s'est révélée, d'une certaine façon, un élargissement de la sphère féminine.

Quelles sont les difficultés auxquelles se heurte l'intelligentsia ? D'un point de vue extérieur, l'enthousiasme du début des années 1990 a cédé à la pression accrue des intérêts

---

<sup>17</sup> Voir Roza Laptander, "Model for the Tundra School in Yamal : a new Education System for Children from nomadic and semi-nomadic nenets families", *Sustaining Indigenous Knowledge: Learning Tools and Community Initiatives for Preserving Endangered Languages and Local Cultural Heritage*, Erich Kasten & Tjeerd de Graaf, Fürstenberg/Havel, Kulturstiftung Sibirien, 2013, p. 181-194.

<sup>18</sup> Anna Nerkagi, août 2013, Oural Polaire ; D. S.N.d.C.

économiques et à la montée en puissance du patriotisme russe. D'ailleurs, les activités de l'Association des Peuples minoritaires autochtones du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient<sup>19</sup> pas toujours assez conforme face au politiquement correct ambiant, ont été suspendues quelques mois par le ministère de la Justice sous prétexte d'un vice de forme que les autorités n'auraient pas remarqué depuis vingt ans. Le congrès de l'association a finalement pu avoir lieu à Salekhard en mars 2013, à l'occasion duquel un hymne a célébré pour la première fois l'union scellée entre « la Russie qui a uni l'austère taïga et la toundra infinie depuis de nombreux siècles » et les autochtones qui vivent, « telle une grande famille sous l'aile de la Russie<sup>20</sup> ».

D'un point de vue intérieur, les intelligentsias sont des acteurs régionaux qui ne sont pas uniformément actifs. Leur investissement personnel, leur coopération avec les associations locales diffèrent d'un district autonome à l'autre, d'une république à l'autre ; les unes sont confrontées aux dégradations des conditions de vie de leur communauté sur fond d'exploitation industrielle, les autres sont amenées à se mobiliser avant tout pour une résistance culturelle. Par ailleurs, il leur faut le plus souvent, composer avec un double écueil : l'inertie ou l'opposition des autorités et le désenchantement ou l'indifférence à mourir des leurs. En effet, du côté des autorités, les excuses présentées par les gouvernements australien ou canadien à leurs communautés autochtones respectives ne sont toujours pas d'actualité en Russie ; et du côté des communautés, le scepticisme est grand vis-à-vis d'une intelligentsia, qui par son éducation à l'Institut des peuples du Nord comme par son mode de vie, souvent urbain, s'est marginalisée : russifiés pour les autochtones, autochtones pour les Russes, ils sont « les Nénètses qui ont une cravate sous leur *malitsa*<sup>21</sup> » ou « les Khanty de l'asphalte<sup>22</sup> ». Lorsque les membres de cette intelligentsia se rendent désormais dans les villages et les campements, il s'agit de patrimonialisation : collecter la littérature orale et filmer les rituels afin de constituer les fonds d'archives de sociétés longtemps sans écriture.

Néanmoins, on aurait tort de croire que les frontières entre les toundras, les taïgas et les milieux (semi)urbains soient imperméables aujourd'hui. Les éleveurs et les chasseurs-pêcheurs passent de la taïga et de la toundra au milieu (semi)urbain plus ou moins régulièrement selon les familles, qu'il s'agisse de visiter des enfants scolarisés, des parents sédentarisés, de vendre ou d'acheter des produits, d'aller chez le médecin, voire de passer des vacances ; des pratiques mixtes se développent ainsi, activées selon le milieu dans lequel on se trouve. De même, à sa façon, l'intelligentsia contribue à fonder un mode de vie mixte, lorsqu'elle introduit des rituels urbains, tels les jeux de l'Ours [*Pūpi jāk* en khanty, *Ūj jīkvave* en mansi] organisés à la lisière de Khanty-Mansijsk en 2008 ou les offrandes à la Lune [*Tylšč pory* en khanty] dans le parc-musée autochtone construit sur l'une des sept collines de la ville<sup>23</sup>. Dans le cas de ces rituels, il n'est plus question d'un élan communautaire, mais de la volonté d'intellectuels ; il est moins question de chamanisme que de construction de l'image

---

<sup>19</sup> Son sigle russe est KMNSS, son sigle anglais, RAIPON.

<sup>20</sup> L'hymne *Мы - коренные* [« Nous sommes autochtones »] a été composé par la Selkoupe Vera Tuzakova ; il est interprété lors de chaque manifestation culturelle organisée par l'Association.

<sup>21</sup> Vêtement masculin en fourrure de renne avec capuchon.

<sup>22</sup> Timofej Moldanov, juillet 2008, Khanty-Mansijsk ; D. S.N.d.C.

<sup>23</sup> Dominique Samson Normand de Chambourg, « L'Ours, la Lune et les Pentecôtistes. Du paysage religieux des Khanty septentrionaux de Sibérie au début du XXI<sup>e</sup> siècle », *Slovo. Mélanges offerts à Anne-Victoire Charrin. De Russie et d'ailleurs*, op. cit., p. 69-109.

de soi, comme l'illustre sans doute la tendance d'une partie de l'intelligentsia à vouloir normer un système de connaissances et des pratiques, beaucoup plus souples dans les toundras et les taïgas.

À la lumière de cette génération soucieuse de « patrimonialiser » et de rendre l'estime de soi au plus grand nombre, écrivains, linguistes, ethnologues, folkloristes autochtones apparaissent aujourd'hui comme des artisans de la mémoire et de l'innovation. Par le travail qu'elle a entrepris dans le Nord sibérien, l'intelligentsia crée de la mémoire en innovant. Elle s'évertue à faire le lien entre les générations. Consciente que les racines meurent comme les hommes, confiante dans le fait qu'elles lui survivront. Condamnée souvent à frôler le vide, parce que ses compromis réels et supposés avec les autorités sont autant de manques de légitimité aux yeux des *tradicionščiki*, qui délitent la communauté. Comme si l'intelligentsia était cette part de soi qu'il faut sacrifier, jusqu'à ce qu'elle devienne un corps étranger qui ne fera plus souffrir.

#### Parole autochtone

Ajpin, Eremej (1948), Khanty de l'Agan  
Jangusova, Neko, Nénètse de Jamal  
Kel'čin, Gennadij (1957), Khanty de Jamal  
Kravčenko, Ol'ga (1954), Khantye du Kazym  
Lapsuj, Anastasija (1944), Nénètse de Jamal  
Lar, Tat'jana (1961), Nénètse de Jamal  
Nerkagi, Anna (1951) Nénètse de Jamal  
Vèlla, Jurij (1948-2013), Nénètse des forêts

#### Bibliographie

Ajpin, Eremej, *U gasnuščego očaga* [Après du foyer qui se meurt], Ekaterinburg – Moskva, Sredne Ural'skoe knižnoe izdatel'stvo, ZAO Faktorija Arktiki, 1998, 256 p.

Anonyme [Weber, Friedrich-Christian], *Memoires pour servir à l'histoire de l'Empire Russien sous le Regne de Pierre le Grand*, La Haye, T. Johnson & J. van Duren, 1725, 379 p.

Baxrušin, Sergej Vladimirovič, « Ostjackie i vogul'skie knjažestva v XVI-XVII vv » [« Les principautés ostak et vogoul aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> »], *Naučnye trudy*, III (2), Moskva, Nauka, 1955, p. 86-152.

*Bicultural Education in the North: Ways of Preserving and Enhancing Indigenous Peoples' Languages and Traditional Knowledge*, Erich Kasten (ed.), Münster, Waxmann Verlag GmbH, 1998, xii + 293 p.

Lapsuj, Anastasija, « Les sept sens de la toundra », *Sigila. Secrets des sens*, Paris, Gris-France, 2006, p. 127-137.

Laptander, Roza, « Model for the Tundra School in Yamal : a New Education System for Children from Nomadic and Semi-Nomadic Nenets Families », *Sustaining Indigenous Knowledge: Learning Tools and Community Initiatives for Preserving Endangered Languages and Local Cultural Heritage*, Erich Kasten & Tjeerd de Graaf, Fürstenberg/Havel, Kulturstiftung Sibirien, 2013, p. 181-194.

Lipatova, Ljudmila, Samson Normand de Chambourg, Dominique, « De l'orthodoxie et de l'autochtonie dans le pays d'Obdorsk », *Slovo. Mélanges offerts à Anne-Victoire Charrin. De Russie et d'ailleurs*, Catherine Géry & Dominique Samson (dir.), vol. 39-40, Paris, Publications Langues' O, 2012, p. 11-33.

Moldanova, Tat'jana, « Fol'klor, snovidenija, adaptacija sovremennykh khantov » [« Folklore, songs et adaptation chez les Khantys d'aujourd'hui »], *Finno-Ugrovedenie*, n° 4, 1996, p. 46-53.

Nerkagi, Anna, « La fille prodigue », *Missives. Littératures des peuples autochtones de Sibérie*, A.-V. Charrin & Dominique Samson (éd.), traduit du russe par Dominique Samson Normand de Chambourg, Paris, Revue de la société littéraire, 2001, p. 46-52.

*Očerki istorii Kody*, Ekaterinburg, Volot, 1995, 192 p.

*Pamjatniki sibirskoj istorii XVIII veka [Les grandes heures de l'histoire de la Sibérie du XIII<sup>e</sup> siècle]*, kn. I (1700-1713), Sankt-Peterburg.

Perevalova, Elena Valer'evna, « Obdorskie knjaz'ja Tajšiny (istoriko-ètnografičeskij očerk) » [« Les princes Tajšin d'Obdorsk (essai ethno-historique) »], *Drevnosti Jamala*, vyp. 1, Ekaterinburg – Salekhard, 2000, p. 152-190.

*Pravoslavnyj Blagovestnik [Le messager orthodoxe]*, n° 14, 1903, p. 286.

Semenoff-Tian-Chansky-Baïdine, Irène, « Les écoles pour Kriachènes sous Alexandre II ou la formation d'enfants allogènes orthodoxes dans un environnement musulman », *Slavica Occitania. La Religion de l'Autre*, Dany Savelly (éd.), vol. 29, Toulouse, Université de Toulouse, 2009, p. 71-98.

Samson Normand de Chambourg, Dominique, « Quand la Foi déplaçait les montagnes. L'épopée des missions orthodoxes chez les Khantys, les Mansis et les Nénètes d'Eurasie septentrionale », *Convertir/Se convertir. Regards croisés sur l'histoire des*



*missions chrétiennes*, Jan Borm, Bernard Cottret & Jean-François Zorn (dir.) Paris, Éditions Nolin, p. 115-145.

— « Argent, fourrures et autres parures (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.) » in *Le chagrin de l'Ours*, Paris, O.D. Éditions, 2010, p. 46-48. *Le chagrin de l'Ours*, Paris, O.D. Éditions, 2010, p. 46-48.

— « L'Ours, la Lune et les Pentecôtistes. Du paysage religieux des Khantys septentrionaux de Sibérie au début du XXI<sup>e</sup> siècle », *Slovo. Mélanges offerts à Anne-Victoire Charrin. De Russie et d'ailleurs*, Catherine Géry & Dominique Samson (éd.), vol. 39-40, 2012, p. 69-109.

— « Tat'jana Gogoleva », *Dictionnaire Universel des Créatrices*, Béatrice Didier, Antoinette Fouque, Mireille Calle-Gruber (dir.), Paris, Éditions des Femmes, 2013.

*Slovo narodov Severa [La parole des peuples du Nord]*, n°1 (24), 2009, p. 8-9.